

# LE PEAU ROUGE\*

## CHAPITRE I

### CHASSE A L'OURS

L'aube se leva brillante : elle resplendissait d'un éclat insolite, et les rayons du soleil paraissent bientôt aux confins de l'horizon. Le Whip-poor-will poussait les notes aiguës qui sont particulières à sa nature, les hiboux chantaient d'une manière lugubre au fond des bois et sur la lisière des forêts, et, à différents intervalles, les glossements des dindons sauvages s'élançaient du milieu des massifs impénétrables et des buissons de ronces dans lesquels ils se tenaient cachés. Bientôt les petits oiseaux firent à leur tour entendre leur ramage, et au centre d'un bois épais, dans la cour d'une ferme isolée, un coq domestique proféra à haute et intelligible voix de joyeux cocoricos. La rosée était tombée en grande abondance, chaque feuille avait retenu une rangée de perles cristallines le long de ses arêtes verdoyantes. De grosses gouttes retombaient de branche en branche jusque sur le sol caché par un lit de feuilles mortes, et produisaient un bruit quelque peu lugubre. Les fleurs et leurs boutons exhalaient les senteurs les plus odorantes et les plus suaves.

— Qui diable pourrait me dire où se trouve le Peau-Rouge ? dit enfin Roberts à haute voix. Quelqu'un de vous ne m'a-t-il pas assuré qu'il devait nous rejoindre à la Petite-Jeanne ?... Pourquoi n'est-il pas avec nous ! Nos traces sont assez visibles pour qu'il puisse nous rejoindre. Eh ! l'ami Curtis, voyez donc votre chienne Etty, comme elle remue la queue ! Je voudrais que Poppy fût avec elle ; ces maudits chiens ont trouvé quelque mauvaise piste.

En disant ces paroles, Roberts sauta à bas de son cheval et alla voir pourquoi Etty se trémoussait de la sorte, il trouva les empreintes d'un ours qui se dirigeait du côté de la rivière et étaient toutes fraîches. L'animal avait dû reposer quelque temps à l'endroit où se tenait Etty, qui se refusait à quitter la place, quelles que fussent les intinuations de son maître.

— Diable ! s'écria Curtis, qui mit aussi pied à terre ; la bête doit être de forte taille, et on dirait qu'elle n'a pas le pied léger. Regardez donc comme ses griffes sont imprimées dans le sol ! Hélas ! je plains vos cochons ! ils doivent avoir passé un mauvais quart d'heure... Eh mais... non ! ce ne sont pas là les traces d'un ours !... Un indien s'est arrêté à cette place : il y en a même eu un second avec lui, il est impossible que ce soit Assowaum. Mais où diable sont les chiens ?... Je ne crois pas que les chiens aient traversé la rivière. Sonnez donc de la trompe, Roberts.

Le fermier obéit aux désirs de son camarade : un moment après l'on entendit les aboiements des chiens, et Poppy s'élança tout-à-coup au milieu de la clairière dans laquelle se tenaient les chasseurs. Les autres limiers suivirent leur guide et se mirent à donner de la voix sur la piste qu'ils rencontraient. Un jeune basset, trouvant une trace plus fraîche que les autres, se mit à glapir quelques coups de gueule très-sonores, et s'élançant dans le fourré avec la rapidité d'une flèche, disparut bientôt à travers la montagne. Poppy, le limier, pour la première fois de sa vie, fut trompé par le parti du basset et bondit en avant, comme s'il eût craint d'être devancé ; les autres chiens imitèrent ce fatal exemple, et gueulant à pleins poumons, aussitôt partirent au galop dans la même direction.

Roberts fit de vains efforts pour rappeler la meute. Il s'époumona inutilement à souffler dans la trompe de chasse. Ses camarades l'imitèrent, mais rien n'y fit les chiens avaient disparu.

— Au diable ces canailles ! s'écria Roberts dans un accès de rage et en jetant sa casquette sur le sol. Ils ont pris la fausse piste ; jamais pareille chose n'était arrivée, et tous nos voisins vont se moquer de nous.

\* L'épisode qui précède le *Peau Rouge* a pour titre la *Chasse aux Brigands* et a paru dans le No. 25 de la *Bibliothèque*.

— C'est à n'y rien comprendre, ajouta Curtis.

— Ce maudit basset au poil roux est la cause de tout le mal, continua un autre chasseur, marchand des Etats de l'Est, qui était venu faire visite à son ami Curtis et avait pris plaisir à assister à une vraie chasse de l'Arkansas ; c'est lui qui a pris le contre-pied et a entraîné les autres quatre pattes.

— Que le tonnerre écrase cet infernal basset ! fit Roberts d'un ton de colère. C'est votre chien, Curtis... et cette charogne vivante ne sait pas plus distinguer la piste d'un ours, qu'un mouton le langage d'un Cherokee. Si ce chien était à moi, je l'abattrais d'un coup de fusil avant qu'il ne fit nuit.

— Je donnerais bien vingt dollars pour que mistress Roberts et M. Rowson vous entendissent faire vos prières de la sorte, répondit Harper en riant.

— Laissez M. Rowson s'occuper de ses affaires, riposta Roberts ; s'il était là dans ce moment, je ne me généraliserais point pour choisir mes expressions.

— Mais si votre femme s'offrait à votre vue instantanément ?

— Ma femme n'est pas dans l'usage de se mouiller les pieds dans les marais de la Petite-Jeanne, fit Roberts. Mais pourquoi restons-nous ici comme un ourson dans un jardin fruitier, sans savoir quel parti nous devons prendre ? Les limiers ne reviendront pas avant trois heures d'ici, et ils seront alors fatigués comme... comme des chiens, donc !

— Je me permettrai de vous faire observer, mon bon, que Poppy a été assez bête pour suivre mon basset, observa Curtis d'un ton sarcastique.

— Cela ne m'étonne précisément pas, puisque votre rouge bête avait donné des coups de gueule à faire croire qu'il avait senti un éléphant ! croyez-vous que tout autre chien que Poppy ne s'y serait pas laissé prendre ?

— Attention ! silence !... fit tout à coup Harper en étendant son bras gauche et en se mettant en garde avec son fusil. Puis, plaçant la main en entonnoir près de son oreille, il ajouta : — Chut !... j'entends un bruit qui n'est pas celui de la gueule des chiens... écoutez... Ah ! bravo !... c'est Assowaum qui arrive, et je parie qu'il ramène nos limiers. Un coup de trompe, Roberts... Bon ! de cette manière, l'Indien va savoir où nous trouver.

Roberts emboucha son cor, et au son d'appel qu'il donna, un cri répondit, qui parut provenir de l'une des collines environnantes.

— Hourra ! c'est la voix du Peau-Rouge, et s'il a rencontré les chiens, je suis certain qu'il les ramènera. Poppy le connaît parfaitement.

Harper ne s'était pas trompé ; un quart d'heure après, Assowaum parut devant les chasseurs reconduisant tout le chenil avec lui.

— Salut, l'ami ; où avez-vous trouvé les chiens ? demanda Roberts d'un air joyeux.

— Un ours énorme a traversé les collines, fit celui-ci, il laisse des traces profondes et n'est pas affamé. Il a retourné un grand nombre de pierres pour chercher des vers et il se dirige du côté de la rivière ; il y a là un épais fourré qui lui servira de refuge, car les moustiques n'y sont pas abondants. Assowaum connaît l'endroit où la bête est couchée.

— Comment avez-vous fait pour trouver les chiens et pour les rompre ?

— Oh ! l'Indien qui aperçoit la piste d'un animal sait bien vite quelle direction il a prise. J'ai rencontré Poppy, et comme il m'a sauté dessus pour me caresser, je l'ai retenu par les pattes. Quand les attilles essaient, elles suivent toujours leur reine. Les chiens font de même, et quand leur limier abandonne la piste, ils en font autant. Assowaum a plus d'un cuissot de venaison fumé dans sa cabane, et la meute le connaît bien. Waugh !

Et en disant ces paroles, le Peau-Rouge désignait du doigt les chiens qui gambadaient autour de lui. Ils étaient tous revenus, à l'exception de quelques jeunes bêtes,